

Ces objets de séduction

Hugues Corriveau

Number 36, Spring 1988

Érotiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15192ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (1988). Ces objets de séduction. *Moebius*, (36), 89–94.

HUGUES CORRIVEAU

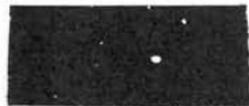
Ces objets de séduction

LE RENDEZ-VOUS

On a beau, souvent, on s'étonne. «Des corps sont des corps», disent les blasés; mais reste que leurs différences, aussi imperceptibles qu'elles soient, séduisent. Ainsi dans les vestiaires, tous ces nus mobiles, ces sexes lavés de frais, ces odeurs prégnautes de savon, de lotion et de sueur étourdisent. Ceux qui vont aux douches, ruisselant de fatigue et d'énergie, les autres qui en reviennent les cheveux mouillés, l'eau chaude encore fumante... rien n'y fait, jamais on ne s'en lasse. Je me souviens de ce soir particulier d'hiver où un étrange froid glacial nous cassait la peau... En entrant là, dans cette étuve, comme si l'atmosphère justement augmentait l'effet de séduction, «il y en avait qui étaient d'une beauté si rare qu'en les apercevant mon plaisir était encore accru par la surprise*..» Ainsi, le désir prend souvent notre corps au dépourvu, rendant distincts une effusion de sang dans les muscles, un léger essoufflement qui angoisse, un «assoiffement» que seules ces peaux nues à la bouche assouviennent. Les cases s'alignent de part et d'autre de l'allée, on se fraie alors un chemin entre les hommes bruyants et spectaculaires. On cherche à ne toucher à aucune fesse, à aucun muscle, on louvoie jusqu'au coin le plus discret pour effacer sa présence. Et là, derrière la porte entrebaillée, vous le reconnaissez, vous le voyez enfin, et vous vous dites, pourtant sans espoir, qu'il est peut-être venu pour vous...

LA PLAISANTERIE

Elle était fière de sa robe orange en volants, en frisons, en passementerie d'argent qu'elle s'était confectionnée elle-même, en faisant le moins de bruit possible, toutes ces dernières semaines, pendant que son père, là-bas dans son lit du fond, couvait son alcool. Et lui, si beau dans son habit loué et ses passes et ses vrilles et ses tourbillons. Le monde, en cette année mariale, devenait tout entier un bonheur mouvant, une suite de *paso doble*, de *bamba* et autres exotiques tours de taille. Il lui parlait tout en tournant et la retournant, il lui racontait n'importe quoi pour paraître à ses yeux plus beau, plus souple, plus félin encore: « / ... / j'aidais volontiers mes amies à jouer de mauvais tours au professeur de danse* .» Or, pourquoi aurait-elle été jalouse dans le tournoiement sonore de la soie autour d'elle? Elle ne pouvait pas soupçonner qu'il y eût un «e» à ces «amies» venues ici jouer leur tour. Elle se cramponnait à lui, suante, et insistait pour en savoir la nature. Elle riait avant même d'en connaître le premier mot tant sa joie transpirait. Dans un balancement sensuel des hanches, il lui racontait comment un jour tous les élèves l'avaient tous ensemble obligée à s'effeuiller, ou encore comment ils s'étaient acharnés à la faire tant danser que ses talons en avaient été cassés. Et elle, l'étourdie, malgré la surprenante gravité de la confiance, malgré l'évidente grivoiserie de la farce, riait sans se rendre compte qu'il avait mis ses mains sur ses fesses, que la danse langoureuse déjà s'annonçait chaude et fatale, qu'il s'apprêtait vilement à l'embrasser sur la bouche sans le lui demander! Il la voyait rire, ennuyé déjà de devoir s'exécuter, en apercevant dans sa bouche une langue noire de nicotine et comptant, atterré, le nombre surprenant de plom-bages mal lavés.

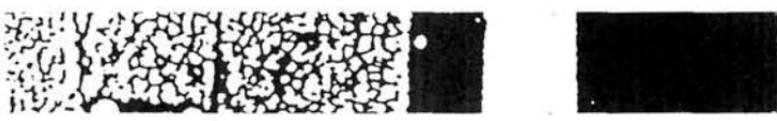


11 12

LE GESTE

Il était si petit, si «curieusement» faible, et maigre, et glabre, et souffrant... que c'en était merveilleux. Pour tout dire, il était touchant. Ces traits émaciés et un peu verts, ces yeux si creux, si fatigués et cette manière de pencher la tête, de la poser au creux de sa paume comme s'il allait mettre là tout le poids de ses rêves, cette langueur du corps suant avaient l'heur de toujours me bouleverser. Jour après jour, j'en profitais, venant voir une amie, pour faire le détour et m'arrêter au troisième afin de pouvoir brièvement l'apercevoir. «J'aurais voulu inspirer de la sympathie [...] même au jeune tuberculeux [...]» qu'il était. Sa beauté était telle qu'une émotion sans pareille s'emparait entièrement de moi aussitôt que, de loin, j'entrevois cette tête tombée d'épuisement, écrasée en quelque sorte par l'air ambiant. Mais jamais, il n'aura relevé la tête, jamais il ne m'aura vu venir ainsi l'admirer. Le jour où, courant presque, le cherchant déjà de loin, je ne le trouvai pas, je sus que j'avais été fasciné par la faiblesse même, par une agonie si faible qu'à peine se laissait-elle voir aux yeux de qui s'y attardait vraiment en remarquant bien la sueur perlant au front. Je me surprends souvent à repenser à cette figure épuisée lorsque, fatigué à mon tour, je voudrais l'imiter.





LA TETE DES AUTRES

Du plus loin que je me rappelle, il me semble avoir toujours désiré tous les cheveux que je vois! Rien n'assouvira jamais cette pulsion qui me porterait, si je lui laissais le champ libre, à mettre ma main tout entière dans ces textures multiples et multicolores. J'ai toujours eu des instincts de barbier! Cette perversion, qu'à mes yeux ils exercent impunément aux sus de tous, assouvirait peut-être mon désir. Mais je n'ai jamais pu me résoudre à m'adonner à mes tentations secrètes et jamais je n'ai laissé naître en moi cette violence suffisante de la pulsion qui eût rendu irrésistible le geste de toucher et de toucher encore les qualités filiformes, spiralées, boudinées, vagues, tournantes et étourdissantes de toutes ces coiffures séductrices. Je pensais à cela, l'autre jour, dans le calme de ma chambre et «[...] ce souvenir éveillait en moi un autre genre de désir qui [...] pouvait à la longue devenir aussi dangereux en me faisant ressentir à tout moment le besoin d'embrasser cette personne nouvelle [...]» qui, par hasard, pouvait passer inopinément près de moi. A cette époque, toute sortie me fut pénible. J'étais déchiré entre mon admiration incontrôlée pour la beauté des cheveux et le goût immodéré que j'avais pour cette autre beauté des bouches. Aujourd'hui encore, mon oeil va des uns aux autres incessamment et l'estomac noué, j'ai jusqu'à maintenant su résister à l'un comme à l'autre désir de peur que, baisant en effet la tête de quelqu'un ou me livrant à mon goût des lèvres inconnues, au moment aigu de mon excitation refoulée, je n'aperçus tout à coup la fulgurante beauté d'une chaussure, métamorphosant ainsi à l'infini les objets de mes désirs...

LE SEDUCTEUR

Quand elle leur annonça la chose, il y eut comme une petite révolution dans le groupe. Les cinq filles ici rassemblées auraient voulu qu'elle n'arrête jamais d'en parler, qu'elle n'arrête pas en si bon chemin la description élogieuse qu'elle faisait de lui. Mais il faut avouer que c'était actuellement un fait remarquable puisqu'il s'agissait du premier garçon à pouvoir bientôt pénétrer leur noyau étanche. Elles étaient toutes à la fois fascinées et un peu inquiètes. Une inflexion de voix, un tremblement de la main, peut-être même une vapeur langoureuse obscurcissant la clarté de l'oeil, un détail en somme chez celle qui racontait les mit en alerte. Elle parlait de cet inconnu avec une rare conviction. Enfin, elle avait trouvé celui que, toutes, elles cherchaient pour leur première expérience commune; car, il s'agissait bien de cela, de tenir la promesse qu'elles s'étaient faite de transformer leurs premières aventures sexuelles en d'inoubliables expériences dont le fait même de les accomplir toutes ensemble ne serait pas le moindre détail. Il faut dire que ce premier jeune homme «[...] avait, ce qui peut suffire à constituer un ensemble rare et délicat, une barbe blonde et soyeuse, de jolis traits, une voix nasale, l'haleine forte et un oeil de verre*.» Déjà, elles se promettaient de n'en faire qu'une bouchée, d'en retirer jusqu'à la moelle tout le plaisir exceptionnel que sa seule description semblait suggérer. Ne s'étaient-elles pas juré de s'amuser un peu avant d'être devenues des adultes? Ce garçon-là était une proie idéale. Déjà, elles rêvaient toutes à la cavité oculaire, vidée et molle, où elles allaient pouvoir mettre la langue.

Extraits d'un livre en préparation. Toutes les citations de Marcel Proust proviennent de l'Édition de 1954 de La Recherche du temps perdu dans sa version de «La Pléiade».

* Marcel Proust, «A l'ombre des jeunes filles en fleurs», p. 705.

* Marcel Proust, «A l'ombre des jeunes filles en fleurs», p. 893.

* Marcel Proust, «A l'ombre des jeunes filles en fleurs», p. 683.

* Marcel Proust, «A l'ombre des jeunes filles en fleurs», p. 875.

* Marcel Proust, «A l'ombre des jeunes filles en fleurs», p. 512.



Michèle Pontbriand